

Les grands partants

L'appétit d'absolu chez Boris Schreiber

Il y a vingt ans, paraissait le premier roman de Boris Schreiber, *le Droit d'asile* : on y voyait un homme non pas ballotté par les événements, comme c'était le cas chez les écrivains connus de l'époque – et aujourd'hui bien oubliés – George Arnaud ou Pierre Fisson, mais un homme chez qui ne pouvait se réprimer un besoin d'être ailleurs. Cette vocation de l'errance intérieure n'a jamais quitté cet écrivain qui, il faut bien le dire, n'a pas pris dans notre littérature, la vraie place qui lui revenait. Côté tout le monde, Boris Schreiber ne s'est imposé à personne, à part une poignée d'admirateurs. Son deuxième roman, *Les heures qui restent*, reprenait le même thème, en 1958, avec plus d'ampleur et plus d'insistance. Une métaphysique de l'inévitable erreur – erreur d'être, erreur de s'interroger, erreur de toute intention et de tout déterminisme – s'approfondissait de mille affres et de mille naïvetés brusques. *La Rencontre des absents* – le plus dominé des romans de Boris Schreiber – s'attardait sur la nécessaire aliénation de soi, comme si tout être se devait de ne pas savoir qui il est. Le héros de ce livre durable attend un frère, afin de devenir un moi à part entière ; ainsi que chez Beckett, cette attente est à la fois son salut et sa perte. Peut-on s'en remettre à son double, afin de se justifier à ses propres yeux ? Doit-on s'inventer un double afin de partager avec lui cette torture : s'accepter ? Après deux autres romans moins convaincants, Boris Schreiber est en quelque sorte revenu à lui-même, l'année dernière, dans un livre attachant et grave, *le Cratère*¹, sur un thème inextricable : ce ne sont pas les autres qui forment l'enfer, mais moi à condition que les autres me renvoient mon image avec fidélité, donc avec cruauté.

Le roman de cette année, *les Souterrains du soleil*² est le plus riche et le plus original que Boris Schreiber ait publié depuis *la rencontre des absents*. Si nous n'en étions pas à une période de notre littérature où ne comptent que les livres politiques, les documents, les prises de position soi-disant philosophiques ou les puériles expériences de laboratoire, ce roman de l'introspection permanente connaîtrait la célébrité. En fait, rien n'y flatte le goût actuel et c'est aussi, par excellence, un livre à contre-courant de la pensée française telle qu'elle se châtie tous les jours, à trahir ses maigres limites. Plus proche des auteurs slaves ou germaniques – Boris Schreiber est né à Berlin, de parents russes, sans que nécessairement ceci explique cela – le romancier nous décrit un périple de l'inadaptation de soi : la vie de Philippe Van Horn est une incessante quête d'absolu, avec cette particularité, qu'il ne parvient jamais à définir cet absolu, et par conséquent ne saurait ni le reconnaître ni vraiment y succomber.

Quelque part du côté des Indes néerlandaises, Philippe Van Horn lutte contre son père, les habitudes des colons, sa chair, ses propres élans. Il est mal dans la peau de son île, comme dans celle des femmes qu'il conquiert, pour mieux les rejeter. Il vit d'aspirations abstraites, et se tourmente d'être ce qu'il est, alors que déjà il rejette ce qu'il pourrait être. Cette instabilité prend les proportions d'un corps-à-corps avec la nature, Dieu, le temps, l'espace.

Une conscience somnambule

N'est-il qu'une pâle péripétie dans sa propre existence, d'où il s'expulse par une ambition insensée ? Il traverse les autres pour mieux courir vers soi : il ne saisit que des bribes d'une conscience somnambule. Bien entendu, il va de refus en refus. En Europe, il a quelque répit à se laisser conduire par la guerre, la résistance, l'histoire en marche : encore les interprète-t-il de travers, tout plongé qu'il est dans le chaos d'une âme sans cesse extrapolée. Un jour, Philippe Van Horn retourne dans son île, pour de nouveaux inassouvissements. L'âge l'a rendu cruel : il se veut pur au

¹ *le Cratère*, de Boris Schreiber, Grasset.

² *les Souterrains du soleil*, de Boris Schreiber, Grasset.

prix de mille sévices, et il se rend odieux, comme s'il voulait punir l'univers de ne pas lui renvoyer de lui-même une image cohérente. Il est de ces saints qui jettent en enfer tous les êtres sur leur passage. Affamé d'absolu, Philippe Van Horn va au supplice de l'incompréhension voulue. Il se sait le martyr d'une conscience à jamais refusée. Il sombre dans l'abstraction et châtie tout ce qui en lui est tangible.

Écrit avec une manière de candeur hérissée, volontairement à rebrousse-poil, allant d'une extase à l'autre au risque de s'embourber, ce livre de la *béatitude du refus* pénètre dans la sensibilité comme une fièvre dont on ne peut se débarrasser. Un monde intérieur comme il n'en existe pas : la réticence perpétuelle érigée en valeur morale.

Alain BOSQUET